

On s'abonne à Lyon,
Rue de la Préfecture, 2,
A L'ENTRESOL.

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend
dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS
doivent être adressés franco au bureau
de L'ENTR'ACTE.



Abonnement :
Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.
Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :
25 centimes la ligne. — On traitera de gré à gré
pour les annonces d'une certaine étendue.

L'ENTR'ACTE,

Gazette des Salons et des Théâtres.

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

BIOGRAPHIE.

M. Boverv,

CHEF D'ORCHESTRE DU GRAND-THEATRE.

M. Boverv, né en 1810, à Liège (Belgique), fit ses études à l'université de cette ville. Ses parents, presque tous attachés à la noble profession du barreau, le pressaient d'entrer dans la même carrière : la nature, avant tout, l'avait fait artiste, et un penchant irrésistible l'emporta sur les vœux de sa famille.

Le jeune Boverv, comme la plupart des vrais talents, fut précoce ; car il était encore sur les bancs de l'université, lorsqu'il fit représenter un opéra-comique en un acte que ses compatriotes accueillirent avec bienveillance, et qui plut par des motifs neufs et originaux. Heureux et fier d'un premier succès que ne déflora point l'amertume de l'envie, sa vocation, dès-lors, fut irrévocablement décidée, et il dit adieu au reste de ses études pour suivre un cours d'harmonie au conservatoire royal qui venait de s'ouvrir à Liège.

Six mois s'écoulèrent, pendant lesquels M. Boverv prouva, par ses progrès, et par sa supériorité au concours général, qu'il était digne de l'emploi qui l'attendait. Il se rendit donc à Paris où il contracta, en qualité de chef d'orchestre, un engagement pour la ville de Douai, cité qui aime les arts, et qui n'accueille sincèrement que le vrai mérite. C'est là qu'il fit ses premières armes musicales, et qu'il fut retenu par quatre années de fructueux travaux et de succès non contestés.

Après avoir visité et charmé tour-à-tour de ses accords plusieurs villes importantes de France et de Belgique, il arriva enfin à Lyon, où le public, quoi qu'on en dise, juste appréciateur du mérite réel, encouragea hautement le modeste et consciencieux artiste qui s'est, corps et âme, dévoué au culte de l'art musical.

Nous perdons, au renouvellement de la prochaine année théâtrale, en M. Boverv, l'habile chef d'orchestre de notre première scène ; et nous ressentons, en le voyant partir, une peine égale au regret qu'il éprouve lui-même de quitter une ville où ses constants efforts ont été tout récemment encouragés d'une manière si brillante. Lyon gardera long-temps le souvenir du *maestro* qui lui donna le *Giaour*, composition savante où, parmi des notes touchantes et harmoniques et une large instrumentation, brillent souvent les éclairs d'une célébrité qui ne se fera pas attendre. L'espérance est, certes, bien permise après un début aussi éclatant ; aussi, comptons-nous, pour l'avenir, sur ses veilles, dans l'intérêt de nos plaisirs et de sa gloire. Le véritable artiste est de tous les pays. Mais le talent de M. Boverv, talent né en France, développé et partout, avec justice, accueilli en France, l'a naturalisé Français.

Puisse-t-il un jour nous revenir !

UNE PREMIÈRE REPRÉSENTATION A PARIS.

Chute d'un Auteur.

Auteur, tout radieux, tu sors de l'assemblée ;
Oui, ta pièce est reçue et d'éloges comblée,
Une troupe aux abois te nomme son sauveur...
A toi les frais décors et le tour de faveur !
Comment ne pas céder à de si doux augures ?
Ton succès est écrit sur toutes les figures ;
Les costumes sont prêts, les rôles sont appris,
Le grand jour est venu... Le matin, dans Paris,
On placarde en tous lieux l'affiche colossale,
Et les claqueurs, le soir, ont envahi la salle.

Mais, hélas ! connais-tu, misérable nocher,
L'inflexible public, ce funeste rocher
Où des pauvres auteurs se brise l'espérance,
Connais-tu la cabale et sa toute-puissance ?
Vois un peuple ignorant contre toi déchaîné,
Un parterre moqueur à ta perte acharné ;
D'auteurs déjà tombés une troupe envieuse
Fournissant le sarcasme à la foule rieuse,
Epiant, pour frapper, les retards du souffleur,
Tandis que dans un coin, bénissant ton malheur,
Préparant ta défaite et lassé de l'attendre,
Cléon siffle si bas qu'on a peine à l'entendre.
A ce modeste bruit à grands cris on répond,
On se lève en tumulte et l'acteur s'interrompt.
En vain quelques amis, confidents de l'ouvrage,
S'adressent aux mutins et conjurent l'orage,
Il redouble, et bientôt, avec plus de fracas,
La tempête mugit et gronde en longs éclats ;
Sous l'effort des sifflets ton ouvrage succombe,
Et sans calmer le bruit enfin la toile tombe.

Mais, toi, que faisais-tu dans ce triste moment ?
Aux yeux de tes bourreaux tu cachais ton tourment :
Lorsque, cherchant loin d'eux un abri tutélaire,
Tu sors de ta retraite, étouffant de colère.
Tu fuis, mais un ami qui croit de son devoir
De consoler tout haut ton affreux désespoir,
Au-devant de tes pas Dumas se précipite ;
Il t'arrête au milieu d'une foule maudite,
Il te nomme, et chacun, d'un doigt accusateur,
Désigne en ricanant le misérable auteur,
En répétant ton nom qui devient ton supplice,
Pour mieux te laisser voir se ronger avec malice.
Mais te voilà dehors !... ne te crois pas sauvé,

A d'autres maux encor ton cœur est réservé.
 Tu fus hier en proie aux fureurs du parterre;
 Aujourd'hui, de ton nom dévoilant le mystère,
 Tu verras cent journaux, prolongeant ta douleur,
 De ta chute en tous lieux divulguer le malheur,
 Et réclamant une œuvre et plus saine et plus mûre,
 De ton naissant génie étouffer le murmure.

CHRONIQUES D'ITALIE.

FERRARE. — VENGEANCE.

(Suite et fin.)

Cependant, pour arriver au lieu du supplice, il ne restait que peu d'espace à parcourir; et, au détour de la rue des Douleurs, on allait apercevoir l'échafaud; alors, le religieux jeta un long voile blanc sur la tête du martyr, comme pour lui en dérober la vue; deux minutes après, le cortège funèbre était parvenu au pied du sanglant amphithéâtre. Avant qu'Alfonso tendit le cou à la hache du bourreau, qui venait d'arriver de Civita-Vecchia, et qui attendait le signal de mort, caché derrière un massif de terre à quelques pas de là, le vieux prêtre qui avait accompagné l'infortuné jeune homme jusqu'au seuil de l'éternité lui demanda s'il ne voulait pas embrasser, pour dernière expiation, la face du bourreau: « Volontiers, mon père, dit avec calme Alfonso que cette voix entendue autre part réveillait, comme un coup de foudre, des torpeurs où jette le moment suprême, quand on va recevoir la mort à heure fixe, et que la vie se montre, à travers un prisme enchanteur et fatal, longue, heureuse et brillante. Mais, ajouta le malheureux avec une douloureuse résignation, ne dois-je pas commencer par vous, mon père...? » — Et le prêtre, vêtu du costume des pénitents, releva sa cagoule, aussitôt qu'Alfonso eut ouvert les bras pour recevoir le baiser de paix et d'adieu, comme la dernière absolution d'ici-bas...

— C'est bien, mon fils; maintenant retournez-vous... et embrassez cet homme, dit le prêtre, en désignant le bourreau masqué qui s'avancait avec l'instrument de mort à la main.

En retirant ses bras attachés au cou du vieillard qui lui présenta une dernière fois le crucifix, Alfonso vit sa figure qui était entièrement à découvert, et alors il reconnut cet homme, malgré une longue barbe blanche dont il s'était affublé: horreur et désespoir! c'était Oloferno Campanelli!... Un rire de Satan vint errer sur les lèvres de ce spectre infernal qui laissa échapper ces mots à demi-voix: « Adieu, tendre » amant de la belle Lætitia!... Va la rejoindre à présent, et remercie » en moi le prêtre qui vous unit pour toujours... Va-t-en, et n'oublie » pas de lui dire que tu as embrassé la face de son meurtrier... Allons » donc! ne frissonne pas ainsi; que je puisse du moins dire au pape » qu'un serviteur du Très-Haut a su mourir avec courage... Bon soir, » Alfonso, bon soir... Que n'as-tu, jeune et beau poète, apporté ta lyre » pour nous chanter encore une de ces nuits charmantes de la volup- » tueuse Venise!... »

Et, en achevant cette affreuse ironie, Oloferno fit un grand signe de croix, et, par une dernière dérision, montra le ciel au condamné. Ceux qui étaient là rassemblés par milliers pour voir immoler leur semblable, trouvaient sublime la mission du prêtre qui encourageait ainsi de ses pieuses et paternelles exhortations l'homme qui allait mourir... Alfonso, en voyant cette horrible figure, ne put prononcer une parole; il resta pétrifié, et une pâleur mortelle couvrit ses traits qui se décomposèrent horriblement... « Il a peur », osèrent murmurer quelques voix indignes...

En ce moment, le pseudo-prêtre, qui avait baissé sa cagoule, fit signe à l'exécuteur que sa mission était remplie; le bourreau monta... C'était, nous l'avons dit, celui de Civita-Vecchia, arrivé directement sur le lieu du supplice, il y avait quelques minutes. Et, en se retirant, l'infâme Oloferno ajouta: « Jésus-Christ, innocent, est mort pour racheter le genre humain coupable. — Vous mourez, vous, mon fils, » pour racheter vos forfaits... Bourreau, fais bien ton office, ou crains » une terrible mort... A présent, frères, embrassez-vous!... »

A ce nom d'Alfonso, l'exécuteur avait arraché son masque... et, en descendant les marches de l'amphithéâtre de sang, Oloferno avait enlevé le voile qui couvrait la tête de l'agonisant. — Torture et damnation!... l'ironie affreuse du faux religieux devenait une épouvantable vérité; ces deux hommes étaient frères; ils tremblèrent un instant de tous leurs membres, et le peuple, qui ne savait rien de ce fatal et odieux mystère, était frappé d'étonnement; un bourreau qui tremble, c'est chose rare à voir. — Tout-à-coup, les deux victimes des secrètes vengeances d'Oloferno tombèrent convulsivement à la renverse:

l'homme qui était sur le point de devenir fraticide eut le crâne brisé par la violence et la hauteur de sa chute; il était tombé du dernier degré de l'échafaud... l'autre ne donnait plus aucun signe de vie, mais son cœur battait encore... Un des aides de l'exécuteur improvisé monta aussitôt pour le remplacer dans son odieux emploi; et, quelques secondes après, la tête d'Alfonso roulait sanglante sur la terre...

Et maintenant, qu'on nous demande comment Oloferno avait pu charpenter son insidieuse vengeance, lui donner un pareil résultat, et obtenir mystérieusement la séquestration d'un homme pour le faire prêtre malgré lui, et l'enlèvement d'un autre homme pour en faire un bourreau officiel pendant un jour, nous répondrons à cela que ce noble seigneur avait beaucoup d'or, plusieurs palais, et que, par-dessus tout, il était cousin de six cardinaux, et petit-neveu d'un pape.

LÉOPOLD CUREZ.

REVUE DE LA SEMAINE.

Grand-Théâtre.

Première représentation du *Comité de Bienfaisance*, comédie en un acte de MM. de Vailly et Daveyrier. — *Le Giaour*. — *Le Brasseur de Preston*; J. Lambert dans le rôle du sergent Toby. — George Hainl.

L'ancien répertoire comptait un foule de jolies pièces en un acte qui donnaient jadis aux directeurs de théâtre une grande facilité pour compléter une soirée dramatique. Aujourd'hui peu d'auteurs recherchent ce succès qui leur paraît à la fois et trop mince et trop peu lucratif. Quand on a trouvé un joli sujet qui ne peut fournir qu'un acte, on ne songe plus à en faire une comédie; on l'orne de quelques couplets et on le porte au Vaudeville; c'est là qu'on trouve ces gracieuses données qui font souvent penser avec raison que leurs auteurs auraient pu travailler pour une scène plus élevée. Que de fois n'avait-on pas porté ce jugement favorable de M. Scribe avant qu'il songeât à composer des pièces et des opéras en cinq actes! Après avoir transporté la comédie en un acte sur les théâtres secondaires, il a contribué plus que personne à l'exiler du Théâtre-Français, où elle était d'un si grand secours. C'est M. Scribe qui a le premier allongé de deux actes le grand-opéra pour éviter toute concurrence en touchant seul les droits d'auteur, mais en privant le public d'une heureuse variété.

Cette digression, mêlée de regret, nous est inspirée par la monotonie habituelle du grand répertoire et par la longueur démesurée de ces comédies où le spectateur ne vient guère que pour le dénouement; ce qui abrège singulièrement un ouvrage. Un petit acte, bien intéressant, bien spirituel, procurerait un plaisir plus complet. Je ne citerai plus *Bruis et Palaprat* qu'on a donnés trop souvent; mais supposez qu'un théâtre possède vingt ouvrages de ce genre et de cette heureuse dimension, et chacune de ces petites pièces, offrant un attrait réel par elle-même, ne servirait pas seulement de remplissage. Le gastronome qui veut passer sa soirée au spectacle prendrait peut-être un plat de moins pour voir une pièce de plus, et de soi-disant connaisseurs ne répèteraient peut-être pas si souvent que la comédie est morte faute d'interprètes. Il est toujours moins difficile de jouer un acte que cinq. L'on se contenterait d'une perfection relative dans ces ouvrages si courts où un acteur peut briller d'un bout à l'autre. Pourquoi, hélas! les auteurs du *Comité de Bienfaisance* n'ont-ils pas mieux rempli le léger cadre qu'ils ont adopté?

La critique d'un abus réel présente bien une idée de comédie, mais il ne faut pas inventer une fable invraisemblable pour nous convaincre de l'utilité de la leçon. Un oncle veut enseigner à son neveu à faire de la bienfaisance un moyen de fortune, et une jolie veuve se charge, de son côté, de prouver au jeune homme qu'on ne s'enrichit réellement qu'en dispensant de véritables bienfaits. Elle récompense des dons de sa main son empressement à se ruiner pour secourir les malheureux, et elle se moque de ces comités de bienfaisance dont les membres font donner par les autres ce qu'ils ne donnent jamais eux-mêmes.

Cet acte est long sans être ni gai ni intéressant. Nous habitons une ville où l'on ne fait point parade d'humanité; tout le monde contribue ici au soulagement des misères humaines, tout le monde est de bonne foi dans sa bienfaisance; on donne et l'on fait donner. Il y a bien quelquefois un peu de vanité dans ce bienfait, mais il n'y a pas du moins d'hypocrisie. Dans un siècle d'égoïsme et de cupidité, c'est une tâche difficile que de plaider pour les malheureux, que de s'imposer le devoir d'aller au-devant de ces dons qui ne viendraient pas les chercher. Touchante émulation que celle qui consiste alors à surpasser les autres en activité, en dévouement! Laissons la satisfaction du cœur, et quelquefois même l'enthousiasme de l'orgueil, à ces âmes que la religion

dirige et qui font définitivement trop de bien pour qu'on en dise du mal.

Mme Beuzeville, en attendant un de ces rôles qui lui viendra bientôt (Mlle de Bellisle, par exemple), et dans lequel toutes les ressources du talent sont nécessaires, fait valoir autant que possible ceux qui ne demandent pas autant de frais; aussi est-ce sans peine et sans effort qu'elle s'est fait applaudir dans le personnage de la jeune veuve.

On a reproché à Constant d'avoir manqué un peu de mémoire; on ne lui reprochera jamais de manquer de talent et de verve comique, sa figure parle encore même lorsque sa mémoire lui fait défaut.

L'avenir de Beuzeville est en bonnes mains; cet avenir dépend de lui-même et de sa femme; il est impossible qu'avec d'aussi heureuses qualités, et près d'un aussi bon modèle, il ne devienne pas un excellent acteur. Il sait s'animer dans le drame, il s'y montre souvent plein de chaleur et de sensibilité; il est moins à son aise dans la comédie. Qu'il unisse la vivacité à l'élégance, la souplesse à la dignité, la variété d'inflexions à la pureté de l'organe, et il sera bien près d'atteindre le but.

Gagnon, Mmes Desbrières et Clairanson ont joué les rôles secondaires de cette pièce, c'est dire qu'elle était parfaitement montée; quoique accueillie un peu froidement, elle variera quelquefois le répertoire.

Après un succès d'enthousiasme, bien des jugements contradictoires se sont élevés sur le *Giaour*, comme il arrive presque toujours; la réussite a été attribuée au mérite de la musique par le plus grand nombre; quelques littérateurs ont réclamé pour le mérite du poème, mais pourquoi contester à ce sujet, surtout en présence d'un troisième parti qui reporte aux acteurs tout l'honneur du succès? Eh! mon Dieu, Messieurs, accordez-vous, ou plutôt laissez-moi le soin de concilier vos opinions diverses. Le triomphe d'un grand opéra n'est jamais l'ouvrage d'un seul; chacun y concourt pour sa part: l'auteur des paroles, le compositeur, le grand artiste; ajoutons-y encore le décorateur et le maître des ballets, et nous serons convaincus que, tout le monde ayant fait son devoir, chacun a droit à de justes éloges.

Malheur seulement à l'ouvrage qui ne soulève pas les opinions! après le bonheur de se voir applaudi, il en est un autre... Ne souriez pas, artistes trop susceptibles, je saurai éviter l'antithèse. Il en est un autre, celui d'être critiqué injustement. Il n'y a pas de mal d'exciter un peu d'animosité, dût-elle se traduire même en coups de sifflet; mais, le grand mot est lâché, je ne le retirerai pas, il va me servir de transition pour passer du *Giaour* au *Brasseur de Preston*.

Que veut dire, je vous prie, ce signal isolé donné par l'instrument fatal avant qu'un acteur, qui, par devoir, en remplace un autre, ait seulement ouvert la bouche? Depuis long-temps cet acteur jouit de l'estime publique; comédien consciencieux, au premier rang dans le drame et le vaudeville, au second dans l'opéra, toujours dans l'esprit de ses rôles, toujours à la hauteur de son emploi, que signifie cette démonstration hostile contre lui? Elle ne vient que d'un seul individu, il est vrai, mais elle est habilement calculée pour troubler, pour irriter l'acteur, pour lui enlever tous ses moyens.

Pendant que l'artiste cherche la cause d'une pareille vengeance, il oublie son rôle, et il peut encourir une juste sévérité de la part de ce public qui l'aime et qui a protesté tout-à-l'heure énergiquement, non contre le mauvais juge, mais contre le perturbateur.

C'est une des misères inséparables de la vie d'artiste; Jules Lambert ne la connaissait pas encore, et malgré l'émotion visible qu'elle lui a fait éprouver, il a repris confiance, rassuré par des applaudissements unanimes, et s'est montré ce qu'il est toujours. Si les comédiens supérieurs s'arrêtaient à ces marques évidentes d'inimitié, s'ils s'en laissaient troubler, ils livreraient leur sort à la malveillance de leurs rivaux; c'est la désapprobation du public qu'il faut redouter. Le public est toujours juste avec ses vieilles connaissances. Il blâmerait sans doute un acteur qui voudrait, sans talent, sans nécessité, sortir de son emploi; mais il n'a que des éloges pour celui qui occupe dignement le sien, qui, après avoir fait d'heureuses excursions dans plusieurs genres, rentre dans celui qui lui est propre et s'y tient.

Le rôle du sergent Toby, dans le *Brasseur de Preston*, appartient aux secondes basses. Gustave Blès avait bien voulu s'en charger par pure complaisance; une indisposition le force de le quitter, il revenait de droit à Jules Lambert, engagé au Grand-Théâtre pour chanter les secondes, comme Padrès l'est à Rouen aux mêmes conditions. Nous tiendrons hardiment la balance entre ces deux acteurs, égaux sous le rapport de la voix et de la méthode dans l'opéra; nous pencherons du côté de Lambert pour le jeu, la tenue et l'entente de la scène, mais il

ne saurait y avoir ici de rivalité. C'est en pure perte pour nos plaisirs que la lutte pourrait s'engager; nous sommes toujours sûrs d'avoir une bonne deuxième basse, et, de plus, un de ces excellents comédiens qui ne se trompent jamais sur la nature et les effets de leurs rôles.

Tel a été Jules Lambert dans le sergent Toby; pour le jeu et la tenue, il peut y soutenir la comparaison avec son chef d'emploi, appelé à d'autres études, à d'autres succès.

Le *Brasseur de Preston* attire toujours. C'est au moment où les acteurs, après plusieurs représentations, se sont le mieux pénétrés de leurs rôles, qu'on les goûte le mieux, mais qu'on les applaudit le moins. Les auteurs les plus spirituels auraient presque raison d'être jaloux des musiciens; l'esprit a toujours un succès moins durable que la musique; une heureuse saillie ne fait sourire qu'une fois, on applaudit toujours le morceau de chant de prédilection. A quoi sert donc de mettre tant d'esprit dans un opéra-comique? Nos devanciers ne regardaient pas cela comme très-nécessaire, nous sommes presque tentés de croire qu'ils avaient raison. Mais si l'auditoire reste maintenant presque impassible à cette foule de jolis traits qui abondent dans le *Brasseur de Preston*, voyez comme il s'anime pour applaudir le chant de Lesbros et la voix de Mlle Joly.

Ce sera bien mieux encore lorsque George Hainl va promener son archet sur l'instrument qu'il sait rendre si mélodieux, et avec lequel il imite, il surpasse tant d'autres instruments, tant d'autres exécutants. Rien de plus frais, de plus gracieux que les morceaux exécutés par cet habile violoncelle. George Hainl, dans toute la force du talent, est arrivé au moment où il semble pour ainsi dire disposer de son auditoire; on l'écoute avec ravissement, on l'applaudit avec transport; c'est bien lui qui nous faisait croire qu'on peut se passer du secours des paroles et de l'esprit d'un poème pour obtenir un véritable triomphe sur la scène.

Gymnase.

Je ne sais pourquoi tous les grands comédiens ont d'abord beaucoup de peine à soulever les sympathies de la foule. Je n'ose pas accuser la foule d'inintelligence, mais c'est tout au moins une indifférence impartable. Bouffé a eu toutes les peines du monde à se faire jour à Lyon, Vernet n'a pu y réussir, ce qui ferait supposer que la foule aime mieux qu'on frappe fort que juste. Lepeintre aîné a éprouvé le sort de ses deux prédécesseurs Bouffé et Vernet; ce n'est que par degrés qu'il a conquis l'estime du public, et ce n'est aussi que sur l'annonce d'un prochain départ que le public s'est décidé à aller entendre et applaudir le comédien plein de vérité, de verve, de gaieté et d'abandon. Aujourd'hui il y a foule, et l'on regrette de s'être décidé si tard.

Nouveau Protée, Lepeintre aîné sait revêtir toutes les formes, tous les caractères; il sait assouplir son talent aux passions les plus contraires, aux visages les plus divers. Onctueux et plein d'une simplicité évangélique dans l'*Abbé de l'Épée*, il devient, l'instant d'après, gai, sautillant et caustique dans les *Cancans*, puis bonhomme crédule et confiant dans *Michel Perrin*, puis pétillant de verve et d'esprit dans les *Vieux péchés*. Chaque rôle est un fleuron détaché de sa couronne dramatique.

Mais là où Lepeintre aîné rivalise d'esprit et de véritable talent avec l'illustre Potier, là où il se montre comédien consommé, c'est sans contredit dans le *Bénéficiaire*. Je ne sais en effet rien de plus original, rien de plus amusant que ce bonhomme qui a perdu le souffle et la vue à son métier de souffleur, mais qui peut y voir encore assez bien les intrigues de messieurs les comédiens et souffler dessus pour les renverser. Le talisman qui rend le *si* au chanteur, la voix au tragédien, les nerfs aux mollets de la danseuse, c'est une couronne aux feuilles vertes que le vieux souffleur soufflera du cintre sur l'acteur en scène.

Il paraît décidément que la couronne a beaucoup d'attraits, autant pour le comédien que pour le... Mais je crois que je vais parler politique sans avoir de souffleur... Cela serait difficile, et je pourrais me tromper; nous laissons cela aux journaux sérieux, ils ont assez à faire aujourd'hui. Pour nous, nous préférons Lepeintre et son intarissable verve.

Je parlais tout-à-l'heure de couronnes, voici le moment où les fleuristes vont avoir des fleurs à retordre. Il n'y en aura jamais assez pour Mme Minoret qui nous quitte et Mlle Joly qui nous reste.

CAUSERIES.

Mercredi prochain 17 avril, aura lieu au théâtre du Gymnase, au bénéfice de M. Alexandre, une représentation qui se composera: 1^o du *Domino noir*, opéra en trois actes, musique d'Auber; joué par les artistes

du Grand-Théâtre; 2^e de *Maria ou l'Esclave de la Guadeloupe*, drame-vaudeville en deux actes, du théâtre du Gymnase, par MM. Paul Foucher et Laurencin (le rôle de Maria, créé à Paris par M^{me} Volnys pour sa rentrée au théâtre du Gymnase, sera joué par M^{me} Beuzeville), et 3^e de M^{lle} Bernard ou l'Autorité paternelle, vaudeville en un acte, du théâtre du Gymnase, par M. Hippolyte Auger.

Le spectacle, comme on le voit, sera des plus attrayants; mais le public lyonnais a témoigné si souvent ses sympathies à M. Alexandre, que l'annonce seule d'un spectacle au bénéfice de cet acteur aurait suffi pour attirer la foule au Gymnase.

— C'est définitivement mardi 16 du courant que sera représenté au Grand-Théâtre le ballet de *la Belle au bois dormant*, si impatiemment attendu par le public. D'avance nous prédisons un magnifique succès à cette œuvre chorégraphique, pour laquelle tous les soins possibles de mise en scène, tout le luxe imaginable de décors et de costumes ont été prodigués.

La Belle au bois dormant va réveiller certains spectateurs apathiques de leur léthargie, et ouvrir à l'administration de nos théâtres une ère nouvelle de prospérité.

MM. Bartholomin et Savette surtout ont, en cette circonstance, des droits incontestables à la reconnaissance et aux applaudissements des spectateurs. A mardi donc la foule.

— L'auteur de *l'Amitié des Grands* a profité de l'interruption de l'un des plus beaux succès dramatiques et littéraires qu'on ait obtenus sur notre Grand-Théâtre, pour réduire son ouvrage en trois actes. C'est ainsi que la comédie de M. Florimond Levot sera reprise dans très-peu de temps; cet exemple de soumission aux conseils de la critique, au milieu d'un triomphe, sera très-favorable à un ouvrage destiné à conserver sa place au répertoire.

— On annonce l'arrivée de M^{me} Lefèvre, charmante ingénue, qui n'aura pas de peine à faire oublier M^{me} Mercier dans un rôle qu'elle n'avait eu ni le temps ni le talent de créer.

— MM. les actionnaires de la Société des Amis des Arts sont prévenus que l'assemblée générale pour entendre le rapport annuel et procéder à la nomination des membres sortants de la commission administrative, aura lieu le jeudi 25 avril, à une heure et demie précises, dans la salle de la Bourse, au palais St-Pierre.

— Nous rendrons compte dans notre prochain numéro de plusieurs

publications littéraires toutes récentes, parmi lesquelles nous recommandons d'une manière particulière à nos lecteurs le beau volume de poésies de M. Charles Chancel. — *Juvenilia* est un recueil poétique plein de rêverie et de sentiment, et qui, dès son début, donne à M. Chancel une place honorable dans la pléiade des poètes contemporains. — *Marianna*, par Jules Sandeau; *Don Luis*, par le vicomte de Beaumont, et *Milton*, par M. Riquier-Aldée, sont, dans un autre genre, des productions remarquables auxquelles la faveur du public lettré ne saurait manquer.

— Il n'est bruit dans le monde musical que de la mésaventure d'une célèbre cantatrice qui, quittant la France, chargée de lauriers, pour visiter la perfide Albion, s'est aperçue seulement en s'embarquant à Calais que son portefeuille, où étaient enfermés en bonnes valeurs les bénéfices énormes de son prodigieux talent, lui avait été dérobé. Il y a des gens persuadés que le souvenir de son triomphe et la perspective de nouveaux succès ne consoleront qu'imparfaitement la diva, la sublime, l'incomparable cantatrice... Et la gloire, grand Dieu! ne tient-elle donc pas lieu de tout, et d'argent même, aux yeux des illuminés, des inspirés et des élus mirobolants du sacerdoce!

Charade.

LE PROSCRIT.

Frères, accueillez-moi.... je viens de Sibérie,
Où, loin de mes chères amours,

non bon Au souvenir de la patrie,
J'ai tant pleuré sur mes beaux jours!...

C'est là qu'un traitement infâme

A flétri mon premier, qui se dressait si fier...

Un terrible second, là, dévorait mon âme,

Et je cherchais en vain le secours de mon fer!...

Contre une affreuse tyrannie,

Hélas! sans résultat je m'étais révolté...

Pologne, tes enfants n'avaient plus de patrie!...

Mais, au seul nom de liberté,

Un jour tu les verras, secouant l'agonie

Et s'arrachant au joug trop long-temps supporté,

Reprendre tout l'entier pour braver la furie

De leur persécuteur fuyant épouvanté...

Nous briserons tes fers!... Souviens-toi, Varsovie,

Qu'on parlera de nous dans la postérité!... LÉOPOLD CUREZ.

Mot de la dernière charade : *Tourville* (amiral de France en 1681).

VERGNIOLE, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSRY FILS, RUE DE LA POULAILLERIE, 19.

LIBRAIRIE MODERNE,

Rue de la Préfecture, 6, au centre de la rue.

M. NOURTIER vient de joindre à sa librairie un Cabinet de lecture très-bien assorti qui offrira à ses abonnés tous les ouvrages nouveaux.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

Formats in-18 et in-12, 10 c. le vol.; — in-8°, 20 c.

Abonnement d'un mois, 3 fr.; — d'un an, 30 fr.

N. B. — Il sera délivré en prime à chaque abonné d'un an, un ouvrage à son choix, de la valeur de 10 f.

ÉLIXIR DE CARDAMONE,

Composé au kinkina, pour l'entretien des gencives et la propreté de la bouche, par M. MACORS, pharmacien, rue St-Jean, n° 30.

Une demi-cuillerée à bouche, étendue, chaque matin, dans un verre d'eau, suffit pour donner aux dents une blancheur parfaite.

PRIX DU FLACON : 2 F. 50 C.

DRAGÉES ARABIKES

De ROMAN, pharmacien, rue du Plat, n° 13, à Lyon.

Cette préparation, d'un goût infiniment agréable et balsamique, est employée avec le plus grand succès dans tous les rhumes, toux, asthmes, enrrouements, et toutes les autres affections de poitrine, qu'il guérit en très-peu de temps.

Prix : 1 f. 25 c. la boîte. — Dépôt place des Terreaux, à l'ancienne maison Véricel.

AUX DEUX JUMEAUX,

Galerie de l'Argue, 44, 46, 48 et 50.

Ancienne Maison VUILLERMET.

MICHEL ET BERTHE, DE PARIS.

Successeurs.

Assortiment considérable d'habillements pour hiver. — Spécialités pour manteaux, redingotes, alpagas, paletots et robes de chambre. — Habillement complet et de commande rendu en 40 heures.

LIBRAIRIE.

Rue de la Préfecture, n° 2.

M^{me} DURAND DE MONTLOUIS annonce à ses abonnés qu'elle vient de recevoir de Paris un assortiment complet d'Ouvrages nouveaux, tant pour la librairie que pour le cabinet de lecture.

On trouve à la même adresse toutes les pièces de la *France dramatique* et du *Magasin théâtral*.

AU GRAND SALON,

Galerie de l'Argue, escalier C, à l'entresol.

Toujours 5 sous la coupe des cheveux.

TONY DAMSTROM, Coiffeur, successeur de M. HENRY, a l'honneur d'informer le public que la propreté et l'élégance régneront toujours dans son établissement.

NOTA. — Le sieur HENRY a transféré sa fabrique de Coils-Gravates au 1^{er} au-dessus de l'entresol, même montée. — Vente en gros et en détail.

Fabrique d'Eaux minérales

De ROMAN, pharmacien, rue du Plat, n° 13, à Lyon.

Prix des eaux de Seltz, de St-Alban, St-Galmier, 15 c. la bouteille. — Les limonades gazeuses se vendent 50 c.

On trouve à la même adresse toutes les autres Eaux minérales de France et de l'étranger.

Jeudi 2 mai 1839, à huit heures et demie du soir, S'OUVRIRA

LE COURS DE MUSIQUE VOCALE

PRÉPARATOIRE A L'ÉTUDE DE TOUTS LES INSTRUMENTS. Place du Plâtre, 10, au premier.

EXTRAIT DU PROGRAMME.

Des places particulières seront réservées aux Dames, qui pourront être accompagnées sans augmentation de prix.

Les Cartes d'admission, ainsi qu'un Programme des avantages et conditions du Cours, seront délivrés dans la salle, tous les jours, de trois heures à neuf heures du soir.

Un Cours spécial pour les Dames aura lieu aussitôt que 30 souscriptions seront remplies *ad hoc*.

Il ne sera fait de diminution de prix qu'en faveur des Dames qui se feront inscrire au Cours du soir.

A LOUER.

Petit Pavillon et Jardin ayant une belle vue, rue Tramassac, n° 50. — S'y adresser.

L'ALLIANCE,

COMPAGNIE FRANÇAISE D'ASSURANCES CONTRE L'INCENDIE,

Établie à Paris, rue Notre-Dame des Victoires, n° 28.

Capital social : 10 millions de francs.

Cette compagnie est la seule qui assure, outre les risques ordinaires d'incendie, la perte résultant des non-jouissances et des non-locations pendant le temps nécessaire à la réparation du dégât matériel causé par un incendie. Elle n'exige du défaut de paiement de prime, pour

annuler l'assurance, qu'après une mise en demeure régulièrement constatée.

Ses nouveaux tarifs de primes sont extrêmement modérés.

Ses bureaux à Lyon sont place Sathonay, n° 5, au 1^{er}.